

**Dimanche de Pâques 12 avril 2009**

## **Marc 16, 1-8**

Alice Duport  
Strasbourg

L'évangile de Marc présente un récit du matin de Pâques très dépouillé. En huit versets, l'essentiel est dit ! A noter que la « version longue » de l'évangile présente un ajout tardif au texte originel : les premiers lecteurs et copistes ont certainement été embarrassés par la concision du texte de Marc.

Il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil dans une synopse : dans Marc, pas d'ange mais un jeune homme, seul, pas de tremblement de terre ni de grande lumière. Nos liturgies pascales et nos cantiques ajoutent de la dimension dramatique au culte.

Nous proposerons des pistes homilétiques qui mettent en valeur le texte. Sa concision même donne une beauté et une force particulière à la proclamation pascale. Il n'y a pas de difficultés exégétiques majeures : la difficulté réside plutôt pour le prédicateur à faire parler un texte connu (et lui seul) et à en faire ressortir la Bonne Nouvelle qui est au centre de la foi chrétienne.

### **Quelques pistes pour la prédication**

Le récit commence dans la mort et la nuit, celle qui tombe sur le shabbat qui s'achève. C'est dans l'obscurité que les femmes achètent les ingrédients nécessaires à la toilette rituelle du mort. Ce sont les mêmes femmes que Marc place au pied de la croix (15, 40).

Entre la mort et la résurrection, il y a shabbat. Pour les chrétiens, il peut paraître étrange que la toilette mortuaire n'ait pas été faite pour un homme comme Jésus. L'observance du shabbat a primé sur le devoir à rendre à un mort. Le shabbat est plus important que la mort et le deuil. Il est la première fête du judaïsme, le jour hebdomadaire où le Créateur régénère ses créatures dans le repos. Avant de rendre les honneurs à un mort, le premier devoir du croyant est d'honorer le Dieu de la vie.

Mais dès shabbat passé, la coutume des hommes reprend le dessus. Et c'est le travail des femmes ! Comme elles accompagnent la naissance, elle s'occupe de la mort, et des derniers gestes de tendresse et d'hommage à celui « qui n'est plus ». Les femmes sont dans le rite, dans le savoir-faire, dans le geste. Elles sont organisées et pratiques : une lourde pierre fait obstacle à leur tâche.

Le jour s'est levé. Et, premier étonnement : la pierre a été roulée ! C'est la première irruption du merveilleux dans le récit. Le tombeau fermé est ouvert. Il n'est plus impasse mais possibilité. Il ne contient plus la mort mais est devenu matrice, ouverture sur la vie.

Dans la tombe, un jeune homme. Première frayeur pour les femmes ! Non seulement la tombe est ouverte, mais il y a du vivant, et nous comprenons à son vêtement blanc, qu'il est un ange, un messenger porteur de bonne nouvelle de la part de Dieu.

« *Il est ressuscité, il n'est pas ici* ».

L'ange dit la parole qui donne sens à l'évènement. La tombe ouverte et vide ne signifie rien en soi (le corps a pu être déplacé). Elle ne prend sens que par les mots prononcés. Là où les femmes cherchent un mort, un rite, un deuil, il y a annonce de résurrection.... et d'absence.

*Ressuscité* : le verbe est au passif ! C'est Dieu qui ressuscite Jésus, et c'est encore (comme à shabbat) la confession de la foi en Dieu qui crée et donne vie. Proclamer la résurrection, c'est reconnaître l'œuvre créatrice de Dieu qui fait jaillir la vie là où l'homme ne s'attend qu'à la mort.

Au matin de Pâques, c'est Dieu qui fait irruption dans le deuil des femmes et dans les rites pré-établis. Dieu agit, bouleverse l'ordre de sa création. La parole de l'ange en appelle à la foi des femmes, des apôtres, des chrétiens en ce qu'elle confronte l'humain à ses limites. La limite physique, c'est la mort du corps ; la limite psychique, c'est l'angoisse. Le rituel et le religieux permettent de circonscrire ces limites, pas de les franchir. Dieu seul, créateur, bouleverse par sa Parole notre compréhension de l'ordre des choses : il ressuscite Jésus !

Absence : « *il n'est pas ici* ». Désormais, Christ est absent. Il ne s'est pas laissé enfermer par la tombe et la mort, il ne sera jamais prisonnier de nos rites, nos liturgies, nos idées, nos théologies. Il est Vivant, et la vie ne se laisse jamais contenir.

Il nous précède et nous attend – ailleurs que là où nous pensons le trouver : dans la surprise d'une parole partagée, la simplicité du pain rompu, dans le visage de l'autre.

Conclusion : fuir, trembler, être bouleversées, silence et peur ! Est-ce là une conclusion ou le commencement d'un nouveau chapitre de l'histoire de Dieu avec les humains ? Une remarque : le terme traduit par « bouleversées », c'est *ek-stasis* en grec, littéralement « hors d'elles-mêmes », dé-stabilisées.

La parole de Dieu doit déstabiliser, bien plus que conforter dans de pieuses routines et des certitudes. Proclamer « Christ est ressuscité » doit déranger aujourd'hui comme hier – et doit bouleverser, interroger. L'Évangile n'est pas un confort de vie, mais la parole qui nous fait avancer, malgré la peur, le silence, l'incompréhension. Être dé-stabilisé, c'est mettre un pied devant l'autre, marcher sur les chemins nouveaux – avec la foi confiante que le Vivant nous y précède et attend.